

Colette Soler

Rencontre avec Bernard Cerquiglini sur la langue française *

J'ai beaucoup appris lors de cette soirée sur la langue française, la question étant de savoir par quelles caractéristiques une langue est propice à la psychanalyse. J'ai récemment fait une intervention sur ce point à Washington. Ce que Bernard Cerquiglini en a dit a grandement éclairé le fait que le français soit une des langues qui se soient avérées « propices à la psychanalyse », selon l'expression de Lacan. En effet, ce sont l'allemand puis le français – puisque aucun des premiers freudiens n'était de langue anglaise – qui ont été de fait propices au départ. Or, Bernard Cerquiglini nous a montré que le français était celle des langues gallo-romaines qui s'était historiquement le plus éloignée de cette origine latine, disons en se germanisant, du fait d'être parlée au nord par les Francs, qui parlaient le francisc, et en assimilant donc une part de cette langue mère de la psychanalyse avec Freud.

Et voilà un linguiste fiable qui nous montre :

1. Que le français, entendez le français parlé, est une des langues les plus équivoques qui soit, et qui en joue traditionnellement dans jeux de mots, calembours, contrepèterie, tout ce que cultive l'Oulipo dont il est d'ailleurs membre ;

2. Que le français écrit est comme une seconde langue, une forme autre de la langue par conséquent, et non pas une simple transposition biunivoque des phonèmes entendus comme dans les autres langues latines. De fait, en italien ou en espagnol, à peu près tout ce qui s'entend s'écrit et réciproquement. En français, le sonore, d'où viennent toutes les équivoques, est disjoint de l'écrit, qui mentionne dans son orthographe des éléments qui ne s'entendent pas. Les exemples sont multiples, le g de doigt ou le d de poids, les accents circonflexes comme mémoire de phonèmes disparus, etc. Le son « l », par exemple, a quatre écritures : « l », la lettre alphabétique,

« elle », « elles », les pronoms de la troisième personne du singulier et du pluriel, et enfin « l'aile » de l'oiseau.

Or, dans la psychanalyse depuis Freud, n'est-ce pas par la voie des équivoques linguistiques et des substitutions, des bévues qu'elles permettent, que l'inconscient se présentifie, s'immisce dans la parole des locuteurs où on peut le déchiffrer ? Et n'est-ce pas l'écrit – dont Lacan en 1970 a fait un slogan, c'est lui qui le dit – qui, limitant les équivoques par son orthographe et sa syntaxe grammaticale, rend possible une interprétation qui fasse limite au glissement en lui-même infini dans les équivoques du parlant ? Une interprétation qui permette d'arraisonner ce qui le fait courir ?

C'est à l'aune en tout cas de ce rapport entre oral et écrit que se mesure ce que l'on peut saisir de ce qui rend une langue plus ou moins propice pour la psychanalyse. Si vous regardez les trois langues dont Lacan a parlé à ma connaissance, le français, le japonais, l'anglais – rien sur les langues romanes restées latines selon Cerquiglini –, à chaque fois ce qu'il cherche à définir est leur capacité d'équivoque, et le poids de leur syntaxe grammaticale, car à côté de l'écriture orthographique il y a aussi la grammaire qui limite l'équivoque. Notre exemple majeur serait celui produit par Lacan entre Nom-du-Père et non-dupes errent. L'écriture orthographique les distingue, certes, mais pas seulement. Si à l'oral vous entendez le son « nomdupère », vous ne savez pas de quoi on parle. Mais si, toujours oralement, vous l'incluez dans une phrase grammaticale correcte, par exemple le Nom-du-Père tel qu'impliqué dans l'œdipe freudien, l'équivoque tombe. C'est d'ailleurs ainsi que la grammaire peut opérer même pour un analphabète.

Aujourd'hui, la question est posée pour l'anglais. Elle est posée dans l'IF (Internationale des Forums) explicitement par une collègue parlant dans le Forum de Washington, sous le titre « L'anglais, avenir de la psychanalyse ». Je vais y revenir.

Concernant notre hôte, avec un accent circonflexe, je laisse de côté ce qu'il apporte sur l'histoire de la langue, sur son objet perdu, le latin éjecté par l'immixtion du german, qui la fait selon son expression langue « orpheline ». Orpheline qui a cependant réussi à reconstituer et à réassimiler son origine latine par le travail des clercs, qui ont fabriqué cette langue la plus claire et la plus précise qui soit. Elle a commencé à se construire dès le début du XVI^e siècle avec Louis Meigret – avec un e, pas celui de Simenon – et Vaugelas. Il en est sorti une langue dont les orthographismes gardent trace de l'histoire, sont des mémoires. Ce qui n'est pas sans lien avec « une passion spécifiquement française », la dictée. Il ne faut pas croire qu'elle soit éteinte. Il y a encore une journée de dictées organisée sur les Champs-Élysées au

mois de juin et qui amène des foules. Ils annonçaient même pour l'année prochaine un centrage sur la dictée de Prosper Mérimée, la plus difficile qui soit. Si on suit Cerquiglioni, cette passion de l'histoire de la langue conditionne en partie notre identité, et il va jusqu'à dire que la France c'est sa langue, comme en atteste la notion même de francophonie, en contraste avec les conquêtes du Commonwealth qui n'a jamais cherché à exporter sa langue. Je rappelle ce point, c'est passionnant, mais je le laisse de côté.

Je retiens autre chose qu'il a dit sur son histoire, car cela concerne la psychanalyse et l'actualité, à savoir que ce n'est pas pour des raisons linguistiques que le français fut la langue hégémonique et diplomatique de l'Europe pendant des siècles, à partir de 842 et le « Serment de Strasbourg ». Plus pragmatiquement, c'est en raison des victoires militaires de Louis XV, et des pouvoirs politiques qu'elles lui assuraient. C'est bien certain, on voit là combien la force politique, économique et militaire domine la force linguistique et culturelle. Marx ne dirait pas non. Une langue en subit les effets puisqu'à la fois elle enregistre les expériences des individus pris dans ces pouvoirs politiques et elle les répercute aussi linguistiquement. D'ailleurs, notez que si le Commonwealth n'a pas mené une politique d'anglophonie, n'a pas cherché à imposer sa langue, celle-ci s'est imposée d'elle-même. Voilà qui permet, qui oblige même, à relativiser la portée des pouvoirs de la langue.

Autre enseignement apporté par Cerquiglioni : les évolutions des langues passent par l'oralité, nous le savions, mais elles passent toujours en plus, disait-il, par les femmes ; ça, je ne le savais pas. Dès lors, c'est donc aussi par les mères, si déterminantes pour les enfants auxquels elles parlent dans la langue des formes du pouvoir politique où elles vivent.

Alors aujourd'hui l'hégémonie diplomatique anglaise ou plutôt américaine, si on en croit cette fois Matthieussent, s'explique comme celle du français d'autrefois : elle vient du pouvoir politique et on peut prévoir d'ailleurs qu'elle déclinera s'il décline. C'est en marche, je crois, mais cela va prendre du temps. Et si on veut, sans parti pris, anticiper les effets possibles de cette langue hégémonique sur la pratique analytique, il faudra étudier ce qu'elle rend possible des équivoques de l'oralité et de leur limitation par l'écrit et la grammaire, qui sont les deux conditions du procédé analytique, à savoir l'association libre liée à l'interprétation, puisque la psychanalyse passe par le maintien de ce procédé freudien. J'ai l'impression que même en langue française il est souvent en péril, confondu avec le simple accueil ou écoute de la parole de confiance, qui rabat notre pratique vers les vieilles psychothérapies.

*[↑] Ce texte fut présenté le 15 juin 2023, dans la soirée de clôture du séminaire Champ lacanien qui apportait un écho à chacune des soirées de l'année. Il fait suite à la rencontre animée par Colette Soler avec Bernard Cerquiglini lors de la première séance, en décembre 2022. Bernard Cerquiglini est linguiste, ancien élève de l'École normale supérieure de Saint-Cloud, agrégé de lettres modernes et docteur ès lettres, il est professeur de linguistique à l'université Paris VII-Diderot. Il est l'auteur de nombreux livres. Il a notamment publié : *Le Roman de l'orthographe, Au paradis des mots, avant la faute, 1150-1694*, Paris, Hatier, coll. « Brèves Littérature », 1996 ; *Petites chroniques du français comme on l'aime*, Paris, Larousse, 2012 ; *Enrichissez-vous : parlez francophone ! Trésor des expressions et mots savoureux de la francophonie*, Paris, Larousse, 2016 ; *Le La ministre est enceinte, ou La Grande Querelle de la féminisation des mots*, Paris, Points, 2019 ; *Parlez-vous tronqué ? Portrait du français d'aujourd'hui*, Paris, Larousse, 2019.